

AperTO - Archivio Istituzionale Open Access dell'Università di Torino

**Mathieu AVANZI, L'interface prosodie/syntaxe en français. Dislocations. incises et asyndètes, Bruxelles, Peter Lang 2012.**

**This is the author's manuscript**

*Original Citation:*

*Availability:*

This version is available <http://hdl.handle.net/2318/149561> since

*Terms of use:*

**Open Access**

Anyone can freely access the full text of works made available as "Open Access". Works made available under a Creative Commons license can be used according to the terms and conditions of said license. Use of all other works requires consent of the right holder (author or publisher) if not exempted from copyright protection by the applicable law.

(Article begins on next page)

# **L'interface prosodie/syntaxe en français. Dislocations. incises et asyndètes, Bruxelles, Peter Lang 2012.**

Le volume de Mathieu Avanzi aborde plusieurs sujets qui sont au centre de l'attention des linguistes, notamment des syntacticiens de la langue parlée, sous l'angle de la prosodie, dont il offre ainsi une illustration éloquentes des avancées que celle-ci a connues au cours de ces dernières années grâce à l'utilisation de l'informatique et à l'élaboration de logiciels permettant entre autres choses l'analyse d'échantillons de corpus longs. Ceci permet à la prosodie de s'affranchir de sa dimension aseptisée liée à l'impératif de l'utilisation de la chambre sourde qu'imposaient les technologies précédentes.

En effet, les analyses de l'auteur se basent sur l'utilisation du logiciel Analor, du laboratoire Lattice (Paris 3), que l'auteur présente au chapitre 3 et qu'il a adapté à ses besoins spécifiques pour aboutir à la subdivision de la chaîne parlée en périodes, à la détection des proéminences, à la catégorisation automatique de degré de force des proéminences (aspect qualitatif) à l'établissement de la grille métrique des énoncés et au regroupement prosodique (établissement de groupes sur la base des proéminences et des ruptures). La comparaison constante, à chaque étape du travail, entre les annotations manuelles de plusieurs transcripateurs et le travail de la machine montre la robustesse des algorithmes élaborés et permet par conséquent de rendre plus rapide le travail d'analyse, bien qu'une validation humaine en aval soit toujours nécessaire.

Une autre conséquence, qui ne représente pas le dernier des mérites de cet ouvrage, c'est la possibilité de faire de la « prosodie de corpus », à savoir travailler sur un nombre important d'énoncés, ce qui donne aux analyses proposées un haut degré de fiabilité. En effet, l'ensemble des analyses de cet ouvrage a été obtenu en dépouillant quatre corpus de la durée globale de 54 heures, avec, à la clé, 1131 exemples qui constituent le soubassement empirique de l'analyse.

Après l'introduction, le livre s'ouvre par un tour d'horizon sur les études existantes sur la prosodie du français (ch. 2) concernant les notions pertinentes pour les études contenues dans la deuxième partie de l'étude, et notamment autour du système accentuel du français et des principes destinés à la modélisation des schèmes accentuels de ses énoncés, développés principalement dans le cadre de la phonologie métrique-autosegmentale, à propos de laquelle Mathieu Avanzi enregistre et discute les différences théoriques.

Les chapitres 4 à 7 constituent la partie expérimentale de l'étude, consacrée à des analyses ponctuelles sur différentes constructions syntaxiques.

Le chapitre 4 est consacré aux dislocations à gauche (cp. *le chat, il boit du lait*), pour lesquels la littérature fait état de deux interprétations différentes, la première postulant une frontière majeure entre le constituant disloqué et le sujet pronominal double marqué, tandis que la deuxième ne pose pas cette exigence. Le travail de l'auteur consiste à vérifier la présence de cette frontière à l'aide de trois paramètres : la présence d'une proéminence à droite du constituant disloqué, la force de cette proéminence (est-elle équivalente à celle d'un syntagme intonatif ?) et la présence de phénomènes de resyllabation entre la consonne finale du constituant et le sujet suivant (ce qui prouverait l'absence de frontière). Ce relevé montre que la corrélation entre dislocation et frontière est loin d'être systématique, ce qui impose la recherche de nouvelles corrélations, s'appuyant sur des outils statistiques. D'après cette analyse, la corrélation entre (macro-)syntaxe et prosodie (vraies dislocations vs constituants disloqués traités comme sujets véritables) ne semble pas pertinente, tandis que les facteurs métriques donnent de meilleures corrélations. En effet, les constituants métriquement lourds sont systématiquement assortis d'une proéminence, alors que pour les plus «

légers », cette proéminence est facultative. La comparaison entre les proéminences sur les sujets simples et doubles ne permet pas non plus de tracer une frontière nette, tout comme la réalisation de l'enchaînement, qui présente les mêmes pourcentages pour les sujets simples et doubles.

Le chapitre 5 constitue le pendant du précédent, car il s'occupe du phrasé des « incises finales » : l'auteur regroupe sous cette étiquette des doubles-marquages à droite (*il est dans la cour le vélo*), des verbes recteurs faibles à valeur épistémique (*c'est moins intelligent je crois*), des constructions verbales balisant la fin d'un discours rapporté (*je ferai comme tous les jeunes font dit-elle*), ainsi que des dispositifs binaires d'extraposition (*Wendy elle s'appelait*). Deux caractéristiques généralement admises par la littérature (la séparation de l'incise de sa base par une frontière prosodique majeure et une copie réduite de la prosodie de la base sur l'incise) sont remises en question par les études portant sur le français parlé, qui en montrent le caractère non systématique. La vérification sur corpus effectuée par l'auteur montre que la rupture entre base et incise finale est réalisée dans 77% des cas, ainsi que la réduction prosodique, avec ou sans copie, ce qui valide les positions théorique de la littérature. L'un des intérêts majeurs de ce chapitre concerne l'interprétation des cas de non réalisation, pour lesquels l'auteur montre qu'ils se trouvent dans des contextes où le registre est déjà écrasé et qui sont de ce fait interprétables eux-mêmes comme des incises. De même, la réalisation d'incises portant l'accent nucléaire (pas d'écrasement) ne peuvent pas être interprétées, d'un point de vue fonctionnel, comme des associés au noyau, mais jouent le rôle de modificateurs intra-propositionnels.

Les greffes de constructions verbales font l'objet du chapitre 6 et ouvrent ainsi la dernière section du livre (ch.6-7) qui est consacrée à la suppléance de la prosodie vis-à-vis de la syntaxe. Le terme de greffe, introduit par Deulofeu, désigne des constructions verbales équivalentes à un élément nominal à fonction de complément du verbe conjugué qui les précède, comme *j'ai déménagé j'avais quinze ans*, équivalent de « quand j'avais quinze ans ». L'analyse prosodique met au jour trois patrons intonatifs, associés à des rendements interprétatifs distincts, qui se rattachent aux hypothèses syntaxiques disponibles en littérature. En effet, lorsque la greffe fait partie du même paquet prosodique, cela correspond à une interprétation de la greffe comme un complément régi par la première construction verbale ; les cas de non-regroupement correspondent à des constructions indépendantes sur le plan discursif, la deuxième constituant une parenthèse prévenant une demande d'éclaircissement. Les cas où le locuteur produit une disfluence à la frontière entre la construction verbale et la greffe, enfin, entraînent des ambiguïtés interprétatives entre les deux cas précédents. Le chapitre 7 essaie de déterminer si l'absence de relateur (*que* en l'occurrence) est suppléée par une réalisation prosodique particulière, qui tiendrait lieu de celui-ci. Dans cette intention, l'auteur analyse d'une part les constructions comportant *avoir* + relative prédicative, du type *il y a des personnes qui/ils veulent être profs* et, d'autre part, les constructions comportant un verbe épistémique « faible » (*je crois, je pense, je trouve, il me semble, il paraît, j'ai l'impression*) alternant des réalisations avec et sans relateur, ce qui comporte un long détour pour démontrer la possibilité, en français métropolitain, d'avoir des cas de non-réalisation du *que* lorsque le verbe faible précède la pseudo-complétive.

L'auteur utilise ici un critère de composition de son corpus assez intéressant, puisqu'il apparie dans les deux cas des énoncés pouvant être comparés strictement, car ils comportent les mêmes types de constructions et les mêmes temps verbaux et sont souvent produits par le même locuteur.

L'analyse des réalisations prosodiques montre que la plupart des énoncés sans relateur sont réalisés avec un regroupement prosodique, conformément aux attentes. En ce qui concerne les énoncés basés sur *avoir* +relative prédicative, les cas de regroupement indiquent un lien micro-syntaxique, tandis que les cas de non-regroupement indiquent une relation de type macro-syntaxique entre deux périodes indépendantes, sans que la présence ou l'absence de relateur joue un rôle. En ce qui concerne les verbes faibles, par contre, le regroupement est obligatoire lorsque *que* est omis et le non regroupement induit une interprétation en termes de parenthèse, ce qui renvoie l'application du verbe épistémique au contexte gauche. Le regroupement est aussi systématique lorsque *que* est

présent, sous peine d'agrammaticalité, ce qui s'explique en termes de non contradiction entre les instructions syntaxiques et prosodiques.

Ruggero Druetta